

Peru y Ecuador, el condor passa muchas vezes

Perou (mi août / mi septembre 2010)

Tout commence a Lima où notre couchsurfing ressemble plus à un squat pouilleux qu'à un échange de canapé. Pour les novices du couchsurfing c'est simple, suivez le lien : <http://www.couchsurfing.org/> Un couple de Français qui croient tout savoir du pays, une Australienne azimutée, une Allemande et sa mère en fuite pour une autre auberge, deux crétins allumés devant la télé, et les proprios inscrits aux abonnés absents. Drôle d'entrée en matière. Alors on file vers Arequipa, plein sud, où nous attendent un magnifique et confortable monastère, ville cachée dans la ville (petit bijou propre à susciter des vocations religieuses), puis le spectaculaire canyon de Colca où sévissent condors et piscines naturelles. Deux fois plus profond que le grand canyon, pas mal non? La nana du Colorado qui se promenait tranquillement et à qui j'ai dit (en anglais SVP) « ça fait bizarre de voir que certaines choses sont plus grandes qu'aux États-Unis », m'a répondu que j'étais drôle. Je ne sais pas si elle plaisantait. De part et d'autre du canyon, trônent d'impressionnantes terrasses cultivées, et on imagine la quantité astronomique de travail qu'il a fallu rassembler pour tout aménager. A l'aller comme au retour, la route passe par un col à plus de 4900 m, où le vent sait se faire remarquer et où la vue s'arrête sur plusieurs volcans perchés.

Encore plus au sud, Puno, nous voilà à 3850 m. Au pied de la ville s'étend le très drôle lac Titicaca sur lequel nous voguons à l'aide d'un mini ferry. Une escale nous dépose aux îles Uros (ou à Disney Land, on hésite encore), un faux truc traditionnel censé montrer comment de vrais Aymaras habitaient sur des îles artificielles faites en espèce de roseaux, flottant sur le lac et ancrées sur le fond. En soit, la visite n'est pas inintéressante mais la débauche excessive de folklore frise le ridicule. Le bateau reprend le lac, mais on a failli ne jamais arriver à Amantani à cause de la pompe à eau récalcitrante. Le ferry dérive doucement sur les eaux limpides et azures du lac, et notre séjour semble compromis quand finalement le système D reprend le dessus sur la technologie. Après ces aventures incroyables, nous passons deux jours tranquilles chez Flora, une locale comme on dit, nourris et logés localement comme on dit. Visite, balade, farniente, observation et contemplation, puis retour à Puno via Taquile, autre île traditionnelle mais néanmoins touristique, ou l'inverse je ne sais plus. C'est ce soir là, au petit resto sympa de Puno, que la trucha al vapor con sus legumbres me fut fatale. Stupeurs et tremblements, ce sont mes prochaines 24 heures. Le trajet de Puno à Cusco est un régal, mais les détails n'ont rien de croustillants.

Cusco touristique ? Euh oui, un tout petit peu. Un magasin de souvenirs, un resto, une agence de voyage, une boutique de matos pour trek, et ainsi de suite pendant des kilomètres, c'est l'agencement des rues. Y'a aussi des bars et des banques, mais le centre est joli et le mercado municipal est bien garni. Nous optons pour une petite escapade vers *Moray*, un site Inca près de *Maras*, un endroit qui vaut le détour aussi bien pour sa structure géométrique parfaite, que pour la belle balade à pieds en pleine cambrousse. De là nous enchainons par *las Salinas*, magnifique empilement de petits bassins accrochés à la montagne et recevant l'eau chaude et salée d'une source. L'eau s'évapore, le sel se dépose en peignant les bassins d'un blanc éclatant où se jette le soleil couchant. Vraiment très réussi.

Les sacs à dos sont bouclés, l'estomac fonctionne à peu près, le ravitaillement est prêt, la carte

in the pocket (elle s'avèrera d'ailleurs complètement inutile) et le parcours tout tracé. Nous mettons le cap vers le trek de *Salkantay*, 4 jours de marche et un col à 4600 mètres, aux pieds de plusieurs glaciers, pour une arrivée en apothéose avec l'ascension du Machu le 5ème jour.

Tout le monde se demande pourquoi nous avons opté pour le trek du Salkantay ? Éviter de passer par une agence, éviter les hordes de touristes et les groupes, tout en évitant de se perdre et de trop galérer, c'est l'option retenue. Le trek de l'Inca est hors de prix et surbooké, celui du Choquequirao un peu long et complexe à organiser seuls, le Salkantay s'avère être pour nous le bon compromis. Mais organiser un trek seul passe nécessairement par quelques désagréments, comme par exemple accéder au village de départ. Entre les différentes informations plus ou moins justes, les combis qui n'arrivent jamais et les taxis qui tentent de nous plumer, nous parvenons finalement à Mollepata à l'heure de l'apéro, et commençons à chercher une mule, le muletier qui va avec et un endroit pour passer la nuit. Notre premier interlocuteur est le curé de la paroisse, peut-être pour une fois le seul être censé des environs. Notre deuxième interlocuteur, c'est un gars en pick-up dont l'épouvantable photo orne un tas d'affiches à tous les coins de rue, un candidat aux prochaines élections régionales. Il a une *hospedaje*, une femme qui s'ennuie et qui s'occupe de nous comme de ses enfants, et il possède aussi un élevage de *cuy* (prononcer couille), appelé couramment cochon d'Inde. Il paraît que c'est bon, euh comment dire. La mission *hospedaje* est terminée, la mission mule peut commencer. Deux heures plus tard, échec total car tous les hommes de *Mollepata*, et potentiels *arrieiros* (muletiers), sont à la fois complètement torchés et totalement idiots consanguins. C'est vraiment hallucinant de ne parler qu'avec des gens débiles, bourrés et dont le physique ne laisse aucun doute sur des liens de parentés au sein du village. C'est comme dans la *Merditude des choses*, cet excellent film flamand, avec le côté comique en moins. Bref, on n'en revient toujours pas, mais on espère que demain ça ira mieux. Surtout avec ce gars pété comme un coin qui nous a donné rendez-vous aux aurores, dans un instant de lucidité sur son état d'ébriété, pour envisager une collaboration. On se demande comment il envisage de tenir le coup jusqu'à 4600 mètres demain. D'ailleurs le matin, fallait s'en douter, il n'y a personne au rendez-vous.

On finit par tomber sur un gars frais bourré à 7h du matin, mais dont le fils qu'il sort du lit, emmène justement un groupe de touristes. On ne veut pas des touristes mais on veut bien qu'il ajoute une mule au convoi. On récupérera nos affaires au campement ce soir. L'affaire est finalement bouclée pour deux jours de mules (essentiellement le temps de la montée). Le reste se fera sac au dos, surtout en descente. Je ne vais pas m'étaler sur le trek, car les photos en parlent mieux, mais voici quand même quelques informations clés.

Une première nuit à 3850 m avec un vent à décoiffer un Alpaga.

Le col à 4600 m le deuxième jour au pied du Salkantay et de ses glaciers en perte de vitesse ; les sacs qu'on récupère finalement à midi parce qu'on n'avait pas vraiment bien compris toute l'affaire avec le papa tout frais bourré, parce que la mule est fatiguée et qu'il faut la comprendre ; le deuxième camp à 2900 m et une petite cascade gelée en guise de douche.

La descente interminable du troisième jour en suivant la rivière au milieu d'une végétation tropicale, et enfin notre premier contact humain à Santa Teresa. Il s'agit d'un gars très très lourd dans un 4 x 4, qui insiste lourdement pour nous emmener justement là où nous souhaitons aller, c'est à dire un campement superbement aménagé, à quelques kilomètres de cet austère village, avec des prairies toutes douces pour planter la tente, jouxtant des bains

chauds naturels, au bord de la rivière. Ça fait rêver ! C'est dans le Lonely Planet, et c'est là qu'on va, si si ! Sauf que le gars a un peu bu, et qu'il charge un autre gars encore plus bourré à l'arrière, à côté d'Aïssata ravie, qu'il met la musique un peu fort pour nous faire croire qu'on est en discothèque, que l'autre gars bourré chante en hurlant, qu'il roule un peu trop vite pour nous faire croire qu'on fait un rallye, que la piste caillouteuse arrive dans le lit caillouteux d'une rivière déchaînée et fini sa course en face d'affreux bassins d'eau chaude où s'ébattent joyeusement les fameux groupes de touristes qu'on essaye d'éviter. Hep chauffeur, demi-tour on se casse d'ici, c'est pas du tout ce qu'on voulait. Trop tard, il est déjà dehors en train de boire des bières avec ses potes. Une crue a tout emporté cet hiver, enfin cet été, c'était en février, il ne reste plus que des tas de cailloux dans lesquels je défie quiconque de planter des sardines (même le meilleur marseillais n'y parviendrai pas). Merci de nous avoir prévenu. Finalement, notre malheur ne fut pas si pire comme disent les cousins, puisque des trombes d'eau s'abattirent toute la nuit, et qu'on n'a pas regretté la tente une seule seconde.

Quatrième jour, un chariot sur tyrolienne pour franchir la rivière déchaînée, c'est fun ; puis une piste en fond de vallée jusqu'à la station dite « hydro » ; puis un magnifique sentier le long de la voie ferrée. Tout là-haut, le Machu Picchu baigné de soleil nous nargue. Pourvu que ça dure...

Cinquième jour, 5 h du matin, départ d'Agua Calientes, ascension des belles marches à la frontale au milieu de dizaines d'autres courageux que l'appel du site mythique et surtout désert a tiré du lit avant l'aube. Être les premiers ce matin comme si on était vraiment les premiers, les pionniers, les grands explorateurs ; être les premiers pour pouvoir accéder au Huayna Picchu, le célèbre pain de sucre réservé aux 400 lève-tôt, et d'où la vue semble embrasser à la fois le site, mais aussi toute la vallée. Finalement, la météo ne nous est pas très favorable et le Machu Picchu se laisse désirer toute la journée, hésitant entre brouillard et pluie ; seuls, quelques accalmies sauvent la mise, de quoi découvrir et explorer les lieux, mais pas de quoi se rouler dans l'herbe verte et s'extasier pendant des heures. Juste de quoi être bien trempés, juste de quoi se dire que pour le retour à Cuzco on ne va pas s'embêter et qu'on a bien mérité un direct en train à un prix pas très raisonnable.

Nous quittons le sud pour la Cordillera Blanca, après un passage éclair à Lima. Immense ville au trafic hallucinant – normal car on n'y fait pas grand chose à pieds – au « plafond » gris quasiment permanent en hiver, sauf justement pendant cette petite éclaircie tombée du ciel, qui nous a permis de mieux apprécier le centre historique et ses rues aux façades colorées, ainsi que la quotidienne et fanfaronesque relève de la garde devant *el Palacio de Gobierno*. Une journée en forme d'étape obligée avant de monter jusqu'à Caraz, au cœur du parc national du Huascarán, abritant notamment le point culminant du Pérou (d'où le nom du parc) et plus haute cime tropicale du monde, c'est pas rien.

Caraz est un peu aux antipodes de Lima, petit village paisible mais pas pépère pour autant, où l'on peut flâner tranquillement, mais où la vie ne se limite pas à quelques vieux croulants. Au contraire, l'endroit regorge de pâtisseries bien fournies, le marché très animé déborde dans toutes les rues, la place d'armes ne connaît point de désertions et le soir, le « centre » est en pleine effervescence. Qui l'eut cru ? Aux pieds des montagnes et quasiment au départ du plus fameux trek de la Cordillère, Caraz vit à l'abri du tourisme, comme le prouve l'unique agence de voyage du village, alors que sa grande et proche cousine Huaraz, dépourvue de charme, croule sous les tours-opérateurs. Bref, on a bien aimé ce bled et notre belle *hospedaje* avec jardin et hamac.

La recherche d'Arieiro (muletier) n'ayant rien donnée, nous partons à l'assaut du trek de Santa Cruz sac au dos, à la grande joie d'Aïssata, qui se languit déjà de ces 4 jours de portage et surtout du passage d'un col à 4750 m. Elle est même tellement ravie qu'elle ne veut plus s'arrêter et décide de sauter une étape. Résultat des courses, on réalise le trek en trois jours, dont le deuxième est une belle performance avec une dénivelée +1000 / -1000 passant par le fameux col, sous la neige SVP (neige qui deviendra pluie en fin de descente) ; La météo a connu des jours meilleurs et nous bivouaquons deux fois sous la pluie, qui deviendra verglaçante et gèlera sur la toile de tente (c'est plus une tente c'est un igloo (on dort juste à 4200 m). Au réveil, le troisième jour, nous ressentons une légère frustration alors que le soleil inonde la vallée et que le ciel est parfaitement bleu, en apercevant loin derrière nous tous les sommets enneigés et autres glaciers qu'on a frôlé la veille dans la brume sans vraiment bien les voir. Décidément, cette histoire ressemble comme deux gouttes d'eau, voire plus, à celle du Machu. Finalement cette troisième journée nous offre un énorme lot de consolation avec une fin de randonnée magnifique toute ensoleillée et le retour à Yungay par une route d'une incroyable beauté, en compagnie d'un chauffeur qui vient de livrer un groupe de touristes et s'arrête volontiers pour les inévitables photos. Finalement, ça finit bien à la fin.

Le lendemain, on remet ça mais sans les sacs à dos. Et là c'est que du bonheur parce que justement, on n'a pas les sacs à dos, parce que la météo y met enfin du sien, et parce qu'on a rarement vu quelque chose d'aussi beau. Cet endroit magique s'appelle la *Laguna 69*, et c'est peut-être pour ça qu'elle est magique. Dans le secteur, il y a plein de lagunas, pas des lagunes mais des lacs, qui sont pour la plupart aux pieds des glaciers eux-mêmes aux pieds des montagnes. La 69 se trouve donc au fond d'une vallée, elle-même au fond d'une autre qui n'a rien à lui envier, aux pieds de montagnes impressionnantes, aux flancs verticaux, recouverts de neige et de glace scintillants, dominant des glaciers qui plongeraient bien dans l'eau turquoise si un certain réchauffement ne les avait pas fait reculer. Bref, la Laguna 69 est vraiment sensuelle. En redescendant, on tombe nez à nez avec les cimes perchées du colosse *Huascarán (6768 mètres)*, une énorme cerise pour couronner la balade. Et ce ne sont pas quelques gouttes qui nous gâcherons cette fin de journée. Surtout que quand la pluie se met à tomber véritablement, nous sommes déjà à l'abri, dans l'un des bus les plus inconfortables de la planète. Il faut dire que la piste défoncée l'assiste judicieusement dans cette tâche.

El condor était très occupé ces derniers temps. Alors il a décidé de rattraper son retard, et donc d'être beaucoup plus concis.

Après la laguna 69 pas facile d'être à la hauteur. On s'offre une autre lagune, « Churup », moins spectaculaire, si ce n'est la montée assez raide sur une crête et la phase finale en forme d'escalade sur une paroi équipée. La laguna de Churup s'avère finalement pas mal du tout, idéale pour pique-niquer et championne du péniqué.

Le lendemain, nous allons voir du côté de la cordillera Negra, juste en face, histoire d'avoir une vue d'ensemble de la Cordillère Blanche, un peu comme un bilan et un adieu à ce somptueux massif montagneux. Adieu Aïssata qui prend un bus de nuit pour Lima avant de rentrer à la casa, tandis que je reste encore quelques semaines en solo. Pour profiter encore un peu de ce paysage difficile à quitter, et conclure en beauté, je m'offre la vallée de l'Ishinca, magnifique randonnée le long d'un torrent, et magnifique bivouac à 4350 mètres aux pieds des sommets, avec en prime un passage de col à 5200 mètres et des vues imprenables sur toutes les cimes enneigées et autres glaciers environnants. Ouahouuuuuuuuhhh c'est beau.

Après 10 jours de randonnées et autres balades, je quitte à regret la cordillère et gagne Trujillo, ville assez importante en bord de mer, entourée de sites archéologiques et historiques prestigieux (notamment l'ancienne capitale chimú de Chanchan, immense cité en adobe), que je boude en partie à cause de l'insistance des rabatteurs qui me donnent juste envie de ne pas y aller. Alors je me concentre sur la vieille ville et son centre assez bien préservé aux nombreuses façades colorées, je déambule dans les rues animées et j'observe les gens. Dur dur la vie.

Un bus de nuit me conduit à Chachapoyas, vers le Nord-Est, retour à la montagne, un peu en forme de campagne, faut dire ce qui est. À proximité de Chacha (pour les intimes) se trouvent quelques sites intéressants. J'en choisis deux mais alors complètement au hasard : d'abord les chutes de Gocta, immense cascade se jetant de 771 m (en deux temps), à priori homologuée comme la troisième plus haute du monde ; puis les ruines de Kuelap, que je rejoins après un jour et demi de marche à travers de paisibles villages, des pâtures et des cultures, après un bivouac dans une ferme et pas mal de pluie, et enfin après une ascension interminable. Kuelap est belle forteresse perchée sur une petite montagne, abritant des restes d'habitations et autres temples, le tout à moitié englouti par la végétation, et le reste en cours de restauration. La région est sympa mais la météo n'étant pas franchement agréable, je décide qu'il est temps d'aller voir ailleurs, plus au nord (comment ça y'a du soleil au nord, c'est nouveau ?), c'est à dire en Équateur.

Equateur (mi septembre / mi octobre 2010)

La route est longue, mais la route est belle, souvent en fond de vallée, le long de cours d'eau, ou plutôt de torrents, puis petit à petit au fin fond de nulle part, perdue dans la forêt, grimant sur des flancs noyés par la végétation, ou dévalant des pentes boueuses. Sept heures, quatre taxis et autres minibus, sans compter les mobylettes pousse-pousse entre chaque terminal sont nécessaires pour arriver jusqu'à la frontière de La Balsa, c'est à dire pour parcourir environ 250 km. Passer la frontière est une formalité, ici ça prend tout son sens, puisqu'il s'agit d'un simple pont à passer au-dessus d'une rivière. D'un côté comme de l'autre, indolence et sieste sont de rigueur. Un tampon de chaque côté du pont, et c'est reparti pour 30 jours de surprises. Dans une heure, la Ranchera, camion transformé en bus 4 x 4, nous emmène vers la petite ville de Zumba, sans intérêt, mais avec hospedaje et cafards.

Ma première véritable escale équatorienne s'appelle Saraguro, un gros village où la population, originaire du lac Titicaca et plusieurs fois déplacée, s'est installée en conservant ses traditions, le plus visible étant la tenue vestimentaire. Il est possible de dormir dans les communautés environnantes, chez l'habitant et de découvrir leur mode de vie. Mais c'est pas le genre de chose que j'ai envie de faire seul, et me contente d'un petit hôtel bon marché puis d'une balade dans les hameaux environnants. Effectivement, l'aspect physique des Saraguros ne permet pas vraiment de confusion, surtout chez les hommes, enfants comme adultes, qui portent les cheveux long tressés, un chapeau melon, une sorte de pantacourt noir et des bottines en cuir.

La remontée continue. Je fais escale à Cuenca, jolie ville coloniale (les deux mots vont tellement bien ensemble n'est-ce pas ?) et tombe en pleine journée sans voiture, en pleine vélorution, en pleine manifestation des écoliers qui en ont marrent que les automobilistes ne les respectent pas. Y'aurait-il quelques similitudes entre Marseille et Cuenca ? Cuenca est quand même beaucoup plus propre. De nombreuses places relativement paisibles où il fait bon se poser pour observer les habitudes des Cuencaños, de très nombreuses églises généralement blanches, et une cathédrale à la Toulousaine, en briques tirant sur le rose, surmontée de dômes façon école Quiteños, beaucoup de bâtiments anciens aux belles façades restaurées, de petites rues pavées

à la circulation raisonnable et encore une grande quantité de vieilles maisons, donnent à la ville son cachet et sans doute son label très convoité de Patrimoine Mondial de l'Unesco. A environ une heure de bus du centre ville, se trouve le parc de Cajas perché aux alentours de 4000 mètres, un espace protégé souvent dans les nuages et souvent plein de flotte, constitué de dizaines de lacs et autres plans d'eau, entouré d'une végétation très rase et assez singulière.

Ça monte toujours, vers Riobamba, et on se croirait presque au Brésil avec un nom pareil. Ça manque juste un peu de belles filles et d'ambiance caliente, ce n'est pas la plus belle ville du monde, mais c'est une ville équatorienne assez typique avec ses quelques places souvent flanquées d'églises, ses nombreux marchés animés et ses rues débordant de toutes sortes de marchandises. En fait, toute la ville ressemble à un vaste marché. A Riobamba, le truc classique consiste à prendre un train de touristes vers la Nariz del Diablo. Il paraît que tout le monde est sur le toit, que certains jettent des bonbons aux gamins qui ont forcément pris l'habitude d'en réclamer, et il paraît aussi que c'est pathétique. Bien sûr, j'ai zappé cette attraction, préférant les nuages et les pentes caillouteuses du volcan Chimborazo (plus haut sommet d'Équateur). Le bus qui dessert la ville de Guaranda passe par un col situé à 4370 mètres, à l'entrée du parc où il faut s'acquitter d'un traditionnel droit d'entrée de 10 dollars. Ensuite une piste serpente sur les flancs brumeux du volcan avant d'arriver au premier refuge Hermanos Carrel à environ 4850 m. De là un sentier conduit rapidement au deuxième refuge Whympner situé à 5000 m. La plupart des visiteurs prennent un taxi qui les dépose directement au refuge n°2, marchent une bonne demi-heure et atteignent sans trop de fatigue le refuge. C'est d'ailleurs assez surprenant, après avoir marché deux heures et demi dans le brouillard, seul parmi les nombreux troupeaux de vigognes, de se retrouver à pareille altitude au milieu de familles équatoriennes et d'enfants, venues faire une promenade dominicale. Après un petit pique-nique au coin du feu, je pars en excursion sur le Chimborazo et entame une balade très chouette et très casse-gueule jusqu'à un glacier, que je longe avant qu'il ne devienne cours d'eau, que je longe pendant plusieurs heures jusqu'à ce qu'il croise une route, que je longe jusqu'à ce qu'un couple de Colombiens aie pitié de moi, et me ramène à Riobamba. L'orage éclate à ce moment là.

Le majestueux El Altar est situé au fond d'une splendide vallée, et abrite dans son cratère la Laguna Amarilla, parce qu'il paraît que ça veut dire jaune (drôle de jaune alors). Pour y arriver, c'est pas bien compliqué. Un bus quitte Riobamba deux fois par jour et s'arrête au lieu dit *la Candelaria*. C'est là que l'on peut éventuellement dormir si l'on n'est pas adepte du bivouac, et c'est là que se situe une des entrées du parc national de Sangay (entrée 10 dollars) ainsi que le début du chemin. Pas de chance, il a plu récemment et j'ai l'impression de marcher dans une étable boueuse et sans paille de 12 km de long. Une paire de bottes eut été la bienvenue, mais là c'est un peu tard et malgré tous mes efforts pour marcher « comme sur des œufs », mes brodequins de marche disparaissent plusieurs fois dans un terrible sshlurrrrrppp. La quantité d'injures et de grossièretés que je connais est assez impressionnante dans ces moments là. Finalement, j'oublie vite ces petits désagréments à la vue du spectacle somptueux qui s'offre à moi, d'autant plus que le ciel se dégage et qu'il restera limpide pendant ces deux jours de balade. Le sentier grimpe dans la vallée qui se rétrécit petit à petit, puis s'ouvre sur une vaste plaine, où serpentent des cours d'eau scintillant, entourée de falaises et de sommets enneigés. Au fond se dresse la masse imposante del Altar, un cratère gigantesque, comme un immense cirque aux cimes glacées, au fond duquel se tapit un lac à la couleur douteuse. Le bivouac est également un régal, au fond de la vallée, aux pieds du volcan, au bord d'un torrent, sous le soleil, puis sous les étoiles.

La remontée plein nord fait une pause, et je file à l'Est vers la petite ville de Baños, très prisée

des touristes pour ses bains chauds et ses activités funs qui plaisent tant aux anglo-saxons (rafting, saut à l'élastique, buggy...). Mais on peut aussi profiter de la nature beaucoup plus simplement avec ses pieds ou un vélo par exemple. La route des cascades est un grand classique, toute en descente, alors pourquoi s'en priver. Banos est touristique certes, mais assez paisible en cette fin septembre, et tout compte fait pas désagréable pour se poser après quelques jours de randonnée. La rencontre d'un chouette couple de français et la sympathique hospedaje avec sa petite terrasse couverte organisée autour d'une cheminée y sont sans doute pour quelque chose.

La suite de l'histoire se déroule dans l'Oriente, c'est à dire à l'Est de la Sierra, c'est à dire dans la jungle, celle qui commence paisiblement sur les contreforts andins et qui petit à petit devient Amazonie. De Baños à Puyo, de Puyo à Tena, de Tena à Ahuano, via plusieurs bus et finalement une pirogue (à moteur dommage) pour arriver dans un paisible village où je trouve un hébergement auprès d'une famille. La maison est juste au bord du fleuve et la vue de la chambre à travers la moustiquaire est plutôt chouette. Baignade dans le fleuve transformé par les courants en *Aqualand*, randonnée en forêt au milieu d'une végétation hallucinante voire impénétrable si ce n'est via quelques sentiers judicieusement entretenus. Beaucoup de bruits et de cris, mais il est difficile d'apercevoir des bestioles dans cette densité végétale. Du coup je visite un centre de soins, dédié aux animaux sauvages blessés, la plupart chassés ou braconnés pour leurs plumes, leur fourrure, ou simplement leur viande. C'est un peu triste toutes ces bêtes enfermées mais ça reflète la difficulté de préserver des espèces, pour la plupart menacées, pas seulement par l'exploitation de la forêt et du pétrole, mais simplement par l'usage qu'en ont les indigènes, par exemple la chasse pour se procurer de la viande ou pour récupérer des plumes colorées afin d'orne les parures. A part ça, je glande dans le village, regarde nager les gosses et passer les pirogues. Il fait chaud et le farniente est de rigueur.

La route de Tena à Quito est réellement magnifique. Rien à envier à celle de Baños-Tena dont on nous rebat les oreilles. Passage express à la gare routière de Quito et changement de bus en direction d'Otavallo, le royaume de l'artisanat. C'est vrai que le marché est assez bien fourni mais on trouve à peu près la même chose un peu partout. Il paraît que c'est la folie le samedi, tant mieux on est dimanche. Les habitants d'Otavallo ont gardé pour la plupart une tenue traditionnelle (des pieds à la tête) tout en ayant adopté un mode de vie moderne. Le mélange des genres donne parfois des scènes assez surprenantes voire incongrues. Il pleut pendant deux jours et ça tombe plutôt bien car un violent problème gastrique vient de gâcher mes jolies vacances. Sans doute un truc attrapé sur un marché, un truc tenace qui ne cédera sa place qu'aux antibiotiques. Le troisième jour, je refais surface et c'est tant mieux car la météo retrouve le sourire. Je fais donc une belle randonnée autour de la laguna Cuicocha, encore un lac au fond d'un cratère ; mais celui-là est un peu particulier puisqu'il héberge deux îlots recouverts de végétation. D'ailleurs ce n'est pas ce qui manque par ici, le sentier est un véritable jardin tropical, équatorial devrais-je dire. D'ailleurs ça me fait penser que je suis passé dans l'hémisphère nord. C'est fou non !?

Retour à Quito. Thomas débarqué fraîchement de Cali (enfin je devrais dire chaudement à cause de la météo clémente et surtout à cause des filles...) n'a pas perdu de temps pour contacter quelques couchsurfeurs rencontrés au cours de son récent périple sud américain. La première soirée se termine donc sur fond de musique pseudo latino, au fond d'une carafe de mojito, dans le fond d'un bar de *Mariscal*, le quartier quiteños où ça bouge. Évidemment, le lendemain, nous ne sommes pas des plus efficaces pour gagner la gare routière située à Bab el Oued et trouver un bus pour Latacunga. A Latacunga, nous manquons de peu le dernier bus en

partance pour Isinlivi et tous nos plans tombent à l'eau. Nous changeons donc les plans, il suffisait d'y penser, et filons vers Quilotoa, hameau perché au dessus du lac du même nom, situé 400 mètres en contrebas, au fond d'un énième cratère. Le vent est assez fort, nous sommes à 3900 m et il fait frais. Qu'à cela ne tienne car une bouteille de rhum *Caldas* fraîchement débarquée de Cali, ainsi qu'un poêle à bois judicieusement installé dans la chambre nous tendent les bras. Je voudrais pas dire, mais je vais le dire quand même, depuis que Tom Tom est arrivé, qu'est-ce qu'on picole ! Je voudrais quand même dire aussi qu'on est venu dans la région pour entraîner et acclimater le Franco-colombien à l'altitude, pas pour habituer notre corps à la boisson. Après deux jours de randonnée, l'opération acclimatation s'avère être un échec total puisque les jambes de Thomas ne sont plus qu'un tas de coton. Qui a dit que les kinés s'étiraient pour éliminer l'acide lactique contenu dans les quadriceps ? Par contre la balade autour du volcan, la descente au fond du canyon, la remontée jusqu'au village de Chugchilan, le bivouac dans les champs, le retour par une piste longue et sinueuse, les paysages arides et spectaculaires, les puissantes rafales de vent et autres mini tornades, la poussière dans ta face et puis un peu partout en fait... tout ça c'était vraiment chouette.

De retour à Latacunga, nous prospectons les agences de voyage afin de trouver le meilleur guide montagne d'Amérique du Sud. Gros coup de bol, il habite pas très loin d'ici, s'appelle Sergio et est disponible pour nous accompagner sur le Cotopaxi. Le prix n'est pas négociable, c'est parfait quand même. Le départ est fixé à lundi matin 11h00. Il ne nous reste plus qu'à préparer le matériel (crampons, piolet, harnais, cagoule polaire, double paire de gants, frontale...), et manger quelques cochonneries pour se caler l'estomac. Le 4 x 4 conduit par le frère du meilleur guide (sans doute le meilleur chauffeur d'après Thomas qui a passé 6 mois à enquêter sur la question du Chili à la Colombie), nous conduit jusqu'au frère en question. Jusqu'ici tout est clair. Puis nous pénétrons au cœur du problème, puisqu'il s'agit du Parc national Cotopaxi, où un petit musée nous attends ainsi qu'une visite guidée par le meilleur chauffeur. Une mini pause à la *laguna*, une petite ascension sinueuse, la route qui disparaît dans un brouillard dense, le vent qui accompagne la pluie, pas de doute on a vraiment de la chance côté météo. On se change rapidement derrière un abri, la voiture nous dépose à 4500 mètres et nous entamons une petite montée d'environ 45 minutes jusqu'au refuge José Rivas situé à 4800 mètres. Le sol est constitué de « sable » grossier et de graviers volcaniques (comment ça vous ne connaissez pas le gravier volcanique?), et chaque pas vers le haut est accompagné d'un petit dérapage dans l'autre sens ; Thomas pas content. Une fois au gîte, il ne nous reste plus rien à faire, si ce n'est attendre minuit (il est environ 14h00), en buvant du thé, en buvant des soupes, en avalant des pâtes, en faisant semblant de dormir, en regardant les nuages se dissiper, les cimes se dessiner, le panorama se dévoiler, puis le soleil se coucher. A minuit tous les protagonistes candidats à l'ascension se lèvent après n'avoir pas fermé l'œil, revêtent leur scaphandre de combat et s'attablent pour un petit déjeuner très matinal dont personne n'a vraiment envie. Il faut dire qu'on a mangé à 14h00, à 17h30 et maintenant à minuit. A une heure, nous sommes parfaitement prêts et équipés, la frontale vissée sur la tête, le piolet à la main, et sur nous un nombre incalculable de couches vestimentaires pour faire face aux assauts venteux. Nous avons enfilé le harnais mais pour cette première partie dans le gravier volcanique d'environ une heure trente, il n'est pas utile de s'encorder. Les crampons sont dans le sac à dos, et nous les chaussons une fois arrivés sur le glacier. La suite de la marche se déroule sur une neige gelée, donc très stable (c'est d'ailleurs pour cette raison que nous grimons de nuit), et sous un magnifique ciel étoilé. L'air est si pur que nous apercevons très nettement les lumières des villes, Latacunga au Sud, Quito au Nord, comme si la capitale équatorienne était aux pieds du volcan. Sergio impose un rythme assez lent mais absolument régulier. Il connaît parfaitement sa mission, le temps de parcours nécessaire pour chaque

passage, les moments et les lieux où faire une pause, les moments où il faut marcher, coûte que coûte même si à la fin Thomas se déplace comme un zombie, même s'il rêve d'une sieste à l'ombre d'un cocotier. Il ne reste pas grand chose, mais ce pas grand chose, à presque 6000 mètres, ressemble à une épreuve de force. Alors il puise dans des recoins insoupçonnés, avale une dernière gorgée de Gatorade, ingurgite un ultime Milky way gelé et repart pour les derniers virages. Vers 6h30 nous sommes arrivés au sommet et là ça se passe de commentaires. « *La cumbre ou la muerte* » disait le gars de l'agence. Alors on opte pour la *cumbre*, quoique pour certain, c'est un peu les deux à la fois.

Un petit aperçu de ce qui se passe là-haut : [*clit-clit*](#)

La descente jusqu'au refuge est un peu plus rapide, malgré un petit piège tendu involontairement par nos prédécesseurs, qui écroulèrent un pont de neige installé au-dessus d'une crevasse. Sergio, assuré par un autre guide, vérifie que personne n'est coincé au fond du précipice, et nous démontre par la même occasion qu'il maîtrise une panoplie assez complexe de nœuds et de manœuvres d'urgence ; voilà de quoi nous rassurer, si besoin était, sur ses compétences. Mais on n'était pas vraiment inquiets. Finalement, après un petit détour, nous arrivons sans encombre, pas mécontents et fourbus au parking où le frère en question nous attend avec son très opportun 4 x 4 ; et pour une fois que je ne crache pas dessus.

Passage express à Latacunga pour récupérer nos affaires, avant de reprendre un bus pour Quito où nous attendent quelques soirées arrosées et autres visites de la capitale : el museo del Banco Central consacré à l'art équatorien et à la période précolombienne, avec les explications lumineuses d'une jeune guide passionnée ; la visite de quelques monuments, églises et places de la vieille ville, sous la houlette de Gonzalo, Chilo-équatorien érudit ; el parque del Ejido où il fait bon flâner parmi les familles, les comédiens de rues, les vendeurs ambulants ; la confortable terrasse de notre hôtel avec magnifique vue panoramique ; et pour couronner le tout, la compagnie très agréable de Carla, Lourdes, Gonzalo et son pote guitariste brillant dont j'ai malheureusement oublié le nom.

Sur ce Thomas regagne ses pénates colombiennes, et je file à Mindo, paradis des ornithologues. Mindo c'est un peu comme Baños, mais en plus paisible. C'est à dire que ce village niché au milieu d'un paysage de forêt, de cours d'eau et de cascades, attire de nombreux touristes en quête de sensations « fortes », de descente de rivières en tubing, de parcours de la canopée en tyrolienne ou de traversée de vallées en *tarabita* (chariot sur roulette suspendu à un câble tendu au-dessus d'une rivière, d'un canyon, souvent les deux). Alors c'est l'offre qui fait la demande ou l'inverse, c'est l'œuf ou la poule qui étaient chacun les premiers, je ne sais pas trop. Ce qui est certain, c'est que, outre les nombreux touristes gringos fervents amateurs de loisirs sensationnels, Mindo par sa relative proximité avec Quito, attire le week-end des citadins en masse. Bref, encore combien de temps avant que le paradis des ornithologues ne devienne un parc d'attraction géant ? D'ailleurs une chose m'épate dans ce paradis des oiseaux, c'est l'impossibilité d'emprunter ou de louer des jumelles pour une observation digne de ce nom. Dommage, car effectivement, les espèces sont nombreuses et j'aurai aimé les contempler d'un peu plus près. Mais les balades sur de petits sentiers aménagés au cœur de la forêt sont quand même très riches en découvertes floristique et faunistique, comme en atteste cette petite vidéo [*cli-clit*](#). Une rencontre rarissime avec l'*ours à lunettes*, une espèce protégée, et pour cause, ultra-menacée.

Retour à Quito où il ne me reste plus qu'à dépenser mes derniers dollars au marché artisanal, ultime et incontournable étape de chaque voyage, avant d'entamer mon périple retour jusqu'à

Marseille, en passant par les Caraïbes, Amsterdam et Barcelone. Drôle d'idée !